



L'AMOUR MOUILLÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. MICHEL CARRÉ, BARBIER ET ARTHUR DE BEAUPLAN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE, LE 5 MAI 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

CALFUCIUS, 30 ans.....	MM. LAFONTAINE.	LA COMTESSE BERTHA.....	M ^{lle} MILA.
SATURNE, son domestique.....	LESUEUR.	DOROTHÉE.....	ÉLISA.

Le scène est dans une maison de campagne aux environs de Francfort, chez Calfucius.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Un cabinet rempli de livres, d'objets de curiosité, d'antiquités, de plâtres, de marbres, etc.; une tête de Jupiter. — Sur un piédestal, dans le coin à droite, une statue de l'Amour prêt à lancer une flèche. — Une fenêtre au fond qui laisse voir un autre corps de logis. — A gauche de la cheminée, porte de la chambre de Calfucius. — A droite au premier plan, porte de l'extérieur; au deuxième plan, porte de la chambre de Saturne.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATURNE, parlant à la cantonade, à la porte de gauche. Oui, Monsieur, vous pouvez être tranquille... votre cabinet sera balayé et épousseté... comme à l'ordinaire... Que je ne casse rien?... non, Monsieur, comme à l'ordinaire. (Il entre à reculons et renverse une chaise.) Allons, bon!... (Il relève la chaise.) Ce n'est rien, Monsieur, ce n'est rien... je ne suis pas fait de mal. (Il vient en scène.) Ah!... si je n'étais pas un si bon domestique!... le meilleur domestique de tout Francfort et des environs... comme je m'en donnerais, pif... paf... manquer d'égarer à toutes ces antiquailles... casser un bras à l'un... une jambe à l'autre... je ne suis pas méchant... mais il me semble que ça me ferait du bien. C'est si ennuyeux d'être domestique!... faire tous les jours la même chose!... balayer, épousseter, ranger... ranger, épousseter, balayer! Ah!... toujours debout! toujours debout! (Il s'assoit à gauche.) quel métier assommant! (Il se croise les jambes et s'étend dans le fauteuil. Il bâille.) O Dorothee! c'est après toi que je

bâille... c'est parce qu'on m'interdit de te voir que je souffre... Dorothee! ma petite Dorothee! (Se levant.)

Air de la Famille de l'apothicaire.

J' lui parle un instant chaque jour,
Mais sa vue, hélas! m'est fatale :
Près d'ell' j'at faim et soif d'amour,
C'est le supplice de Tantale!
Mes tourments n'auront pas de fin,
Car, sur ce chapitre intraitable,
Mon maîtr', qui n'a jamais eu faim,
Ne comprend pas qu'on s' mette à table.

C'est égal, je n'en dois pas moins faire mon service... je suis un si bon domestique! allons... balayons, époussetons, rangeons... (Il s'assied à droite.) O Dorothee!... chère Dorothee! mon maître a beau dire, va... tu seras ma femme... D'abord, tout est là dans ma chambre, dentelles, bonnets, tabliers... sans compter une belle robe de soie qui ne m'a rien coûté... un cadeau de la comtesse Bertha, enfin; tout est prêt... et moi aussi... et avant quinze jours! (S'adressant à la petite statue de l'Amour.) Pourquoi ris-tu, toi, Amour? pourquoi te moques-tu de moi, petit va-nu-pieds?

SCÈNE II.

SATURNE, CALFUCIUS.

CALFUCIUS, sortant de sa chambre un livre à la main. A part. A qui diable en a-t-il?

SATURNE, s'adressant toujours à la statue. Tu ne me fais pas peur, va, méchant bambin... je me moque de toi et de tes fleches.

CALFUCIUS, lisant. Ah! ah!

SATURNE, se retournant. Monsieur était là?

CALFUCIUS. Va... continue... sacrilège!

SATURNE. Sacrilège, Monsieur? parce que je me moque de tous ces bons dieux-là? Mais, vous-même, Monsieur, bien sûr, vous n'y croyez pas.

CALFUCIUS. Hein?

SATURNE. Sérieusement, Monsieur, vous vous figurez qu'il y a des faunes dans les arbres?

CALFUCIUS. Oui.

SATURNE. Et des nymphes dans les bois?

CALFUCIUS. Oui.

SATURNE. Et que Jupiter s'est déguisé en cygne, Monsieur? et en pluic d'or, Monsieur? et en taureau, Monsieur?

CALFUCIUS. Oui, oui, oui.

SATURNE. Ah! si! Monsieur, vous me faites rire, Monsieur!... vous me faites rire à gorge déployée!... ah! ah! ah!

CALFUCIUS. Allons!... paix...

SATURNE, à part. Il est timbré, bien sûr, il est timbré!

CALFUCIUS. Et mes livres... mes papiers... comme ils sont en ordre!...

SATURNE. Oui, Monsieur... comme à l'ordinaire.

CALFUCIUS. Et ces toiles d'araignées, qui ornent mon plafond depuis huit jours?

SATURNE. Monsieur, faites excuse... ce sont celles du mois dernier.

CALFUCIUS. Raison de plus pour les enlever! Et cette odeur qui empeste la maison, sais-tu enfin d'où elle vient?

SATURNE. Oui, Monsieur, je suis parvenu à le découvrir.

CALFUCIUS. Eh bien?

SATURNE. Ça vient de la cuisine.

CALFUCIUS. Pourquoi?

SATURNE. Parce qu'on ne la nettoie pas assez souvent.

CALFUCIUS. Ne faut-il pas que ce soit moi qui la nettoie?

SATURNE. Si Monsieur le veut...

CALFUCIUS. Allons, fais ta besogne! A cette heure-ci, elle devrait être faite.

SATURNE. Oui, Monsieur.

CALFUCIUS. Je finirai par te mettre à la porte.

SATURNE. Monsieur a raison... il faut que l'un de nous sorte d'ici!... Quant à moi, mon parti est pris!... je reste... je suis un si bon domestique!

CALFUCIUS. Oui! tu casses tout chez moi!

SATURNE. C'est vrai, Monsieur... mais que voulez-vous, je m'ennuie tant!... je suis là comme qui dirait un volume dépareillé...

CALFUCIUS. Eh bien?

SATURNE. Il me faut mon tome second... un ami... un compagnon... qui partage ma peine et même... mon plaisir.

CALFUCIUS. Eh! parle donc... qu'à cela ne tienne... je prendrai un second domestique qui t'aidera.

SATURNE. Si c'était égal à Monsieur que le nouveau venu ne fût pas tout à fait du même sexe que moi?..

CALFUCIUS. Hein?

SATURNE. Une femme, par exemple?

CALFUCIUS. Une femme, chez moi... jamais!

SATURNE s'éloigne en se grattant l'oreille, puis il revient. Voyons, Monsieur, laissez-vous attendrir par mes larmes.

CALFUCIUS. Bah! tu ne pleures pas.

SATURNE. Je pleure en dedans, Monsieur... ça me suffoque.

CALFUCIUS. Va prendre l'air, tu m'ennuies.

SATURNE. Eh bien! c'est du despotisme... de la barbarie... c'est enfin, Monsieur, je suis jeune... j'ai vingt-deux ans! et... vous me faites beaucoup de tort. (il pleure.)

CALFUCIUS. Ah! ah! tu pleures... tout de bon?..

SATURNE. Oui, Monsieur, des vraies larmes... sans compter qu'à cette heure Dorothee en verse peut-être autant sur les genoux de sa maîtresse.

CALFUCIUS, lisant. Je plains la maîtresse.

SATURNE. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que cette jeune dame a sur le mariage des idées tout aussi biscornues que les vôtres.

CALFUCIUS, continuant de lire. C'est une femme d'esprit.

SATURNE. Moi... je la crois un peu folle.

CALFUCIUS, lisant. Tu la crois un peu folle?

SATURNE. Dame! faut l'être pour vivre comme elle fait, toute seule, dans ce vieux château que vous voyez là-bas.

CALFUCIUS, le nez sur son livre. Dans ce vieux château que je vois là-bas.

SATURNE. Vous devez l'avoir rencontrée quelquefois?

CALFUCIUS. Je dois l'avoir rencontrée quelquefois.

SATURNE. Elle se promène souvent à cheval dans les environs.

CALFUCIUS. Dans les environs?.. Ah çà! voyons... me laisse-

ras-tu tranquille à la fin?.. Et mon souper?.. tu n'y as pas encore pensé, n'est-ce pas?..

SATURNE. J'y pense en ce moment, Monsieur.

CALFUCIUS. C'est heureux.

SATURNE. Maintenant que ma besogne est faite, je vais aux provisions. (A part.) Je rencontrerai peut-être Dorothee en chemin...

CALFUCIUS. Va, et dépêche-toi, car voilà la pluie qui commence à tomber.

SATURNE. Je vous avoue que ça m'est égal, j'ai du chagrin... je ne serais pas fâché d'être un peu mouillé... Je ne prendrai pas de parapluie.

ENSEMBLE.

Air : *Wais des paysans.* (Deuxième acte du *PROPHÈTE.*)

CALFUCIUS.

Sans plus tarder, pars à l'instant,
Laisse-moi seul, allons, va-t'en,
De ton amour, à l'avenir,
Garde-toi de m'entretenir.

SATURNE, à part.

Si je peux la voir un instant,
Je reviendrai le cœur content;
Que son refus me fait souffrir!
Je l'en ferai bien revenir.

(Saturne sort.)

SCÈNE III.

CALFUCIUS, seul, assis à la cheminée. Enfin!.. m'en voilà débarrassé!.. ce n'est pas malheureux!.. (Fouillant son livre.) Où diable en étais-je?.. (il s'enfonce dans son fauteuil.) Quel parfum d'antiquité dans ce conte de *l'Amour mouillé*, et comme on retrouve dans chaque vers du traducteur la grâce et la naïveté du poète grec! (il lit.)

J'étais couché mollement,

Comme moi dans mon fauteuil.

Et contre mon ordinaire
Je dormais tranquillement,

Ça pourrait bien m'arriver.

Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit;
Il pleuvait fort cette nuit:

Ah! comme aujourd'hui! (On entend la pluie.)

Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.

On le voit grelottant, pauvre petit!

« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu
Et m'engoulers comme il se nomme.

(s'endormant peu à peu.) Saturne ne m'a pas dit le nom de cette dame... je le lui demanderai... Dorothee... l'Amour... Anacréon... (Musique. — On frappe en dehors. — On entend la pluie et le vent.) Entrez!.. (On frappe plus fort.) Entrez donc!.. Hein?.. Quoi?.. qu'est-ce que c'est? (il se lève.) Le vent, sans doute... (On frappe.) Non... on frappe à la porte... ce nigaud de Saturne aura oublié sa clef. (il ouvre la fenêtre.) Qui est là?..

BERTHA, en dehors. Un pauvre voyageur... surpris par l'orage.

CALFUCIUS. C'est un jeune homme... presque un enfant.

BERTHA. Ouvrez... ouvrez, de grâce! Je suis mouillé jusqu'aux os...

CALFUCIUS. Attendez, je vais vous jeter la clef... (il la cherche et l'enveloppe dans du papier.) Pauvre petit diable!.. je ne peux pas lui refuser une hospitalité qu'il me demande avec une voix si douce. (A la fenêtre.) Tenez, voici la clef... je la jette à vos pieds.

BERTHA, en dehors. Merci!..

CALFUCIUS, fermant la fenêtre. Voyons, il faut lui faire une place au coin du feu... il doit avoir besoin de se sécher. (il enlève la table qui est près de la cheminée.)

SCÈNE IV.

CALFUCIUS, BERTHA; elle est habillée en étudiant.

CALFUCIUS. Entrez!.. entrez!..

BERTHA. Merci, Monsieur!.. (Elle ôte son manteau et le jette sur une chaise.) Brrrr!... quel froid!... quelle pluie glaciale!.. je suis transi!..

CALFUCIUS, à la cheminée. Approchez, mon enfant.

BERTHA. Merci cent fois de votre bonne hospitalité... (Elle souffle dans ses mains.)

CALFUCIUS. Mettez-vous là, près du feu... Ah! le pauvre garçon, il est trempé comme une éponge.

BERTHA, près du feu. Ah! ah!... que ça fait de bien.

CALFUCIUS, à part. Il a une bonne petite figure... physionomie ouverte... qui plaît tout d'abord.

BERTHA. Ah! le bon feu!

CALFUCIUS. Mais non, il va mal... (Appelant.) Saturne! du bois. Ah! j'oublie qu'il est sorti... je vais en chercher moi-même; ne vous impatientez pas... mon cher Monsieur... Votre nom?..

BERTHA, à part. Ah! mon Dieu! (Haut.) Wilhem.

CALFUCIUS. Votre profession?

BERTHA. Étudiant.

CALFUCIUS. De quelle université?

BERTHA. Francfort... J'y ai fait mes études... et je retourne en Hongrie, dans ma famille.

CALFUCIUS. Eh bien, mon cher monsieur Wilhem, vous me plaisez beaucoup!

BERTHA. Vous êtes bien honnête.

CALFUCIUS. Et je crois qu'avant peu nous serons bons amis... Tisonnez pendant que je vais au bûcher... Je suis à vous dans la minute.

ENSEMBLE.

Air : *Polka*.

CALFUCIUS.

Sans adieu!

Avant peu

Je vous promets bon souper et bon feu;

Je me fais un devoir

De vous bien recevoir.

BERTHA.

Sans adieu!

Avant peu

Nous causerons ensemble près du feu;

Car chez nous j'ai l'espoir

De bien souper ce soir.

(Calfucius sort.)

SCÈNE V.

BERTHA, seule. Enfin! me voilà donc chez maître Calfucius... ce jeune savant dont m'a parlé Dorothee, et qui a une antipathie si sauvage pour les femmes... Je vous le rends bien, maître Calfucius, et avec usure! (Elle se lève.)

Air : *Royale Polka*.

S'il se doutait qu'en son réduit,

Sous cet habit,

Une femme s'est introduite,

De l'hospitalité, je crois,

Bravant les lois,

Il se montrerait peu courtois.

Avant que ce ciel obscurci

Soit éclairci,

Je ne serai pas éconduite;

Je veux, quoi qu'il puisse advenir,

Pour le punir,

Le forcer à me retenir.

Mais il va falloir à ses yeux

Cacher au mieux

Ces riens qui nous font reconnaître:

Esprit coquet, rire moqueur,

Regard vainqueur,

Tout ce qui fait battre le cœur.

En bon garçon, et sans souci,

Je dois ici

Parler haut, l'appeler *mon maître*.

Et s'il fallait jurer un peu,

Hélas! mon Dieu!

J'irai bien jusqu'à... ventre-bleu!

Car s'il savait qu'en son réduit,

Sous cet habit,

Une femme s'est introduite,

De l'hospitalité, je crois,

Bravant les lois,

Il se montrerait peu courtois.

SCÈNE VI.

BERTHA, CALFUCIUS.

CALFUCIUS, apportant du bois. Tenez, voilà un fagot qui va vous ragailhardir.

BERTHA. Oh! vous faites des façons, maître; laissez donc, je me sens déjà beaucoup mieux.

CALFUCIUS. Voyons! (Il lui prend la main.) Oh! vous avez encore les doigts glacés... Mais ne retirez donc pas votre main.

BERTHA. C'est que vous me la serrez d'une force...

CALFUCIUS. Est-ce que je vous ai fait mal?

BERTHA. Oh! non... mais... (A part.) C'est presque embarrassant.

CALFUCIUS. Ah çà! dites-moi donc, si vous quittiez tous ces vêtements-là?

BERTHA. Hein! plaît-il? quitter mes habits?

CALFUCIUS. Sans doute, nous les ferons sécher, et je vous prêterai quelque vieille houppelande.

BERTHA. Merci! merci!... (Allant prendre le livre que Calfucius a laissé ouvert sur la cheminée.) Tenez, maître Calfucius, je vous supplie de reprendre le travail que j'ai sans doute interrompu.

CALFUCIUS. Oh! mon Dieu, non!.. j'étais là... à moitié endormi... au coin du feu...

BERTHA. Je vous demande pardon... tenez, le livre parle... il est encore ouvert... Où en étiez-vous?

CALFUCIUS. En haut de la page... Vous devez connaître ça, vous, un étudiant?..

BERTHA. Oh! je le sais par cœur... c'est un des plus jolis contes de La Fontaine; je le reconnais aux premiers vers qui me tombent sous les yeux. (Elle lit.)

« Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu
Et m'enquiers comme il se nomme.

CALFUCIUS. J'en étais là quand vous avez frappé à la porte.

BERTHA, continuant.

Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie. »

Le pauvre petit était aussi mouillé que moi.

CALFUCIUS. Approchez-vous donc, que nous lisions ensemble... on comprend mieux. (Bertha s'approche; il la fait asseoir auprès du fauteuil où il est assis lui-même.)

BERTHA, embarrassée. Je ne vous gêne pas?

CALFUCIUS. Non... non... restez donc, nous sommes très-bien... Continuez...

BERTHA, lisant.

J'allume aussitôt du feu...

Je doute qu'il fût meilleur que celui-ci.

Il regarde si la pluie

N'a pas gâté quelque peu

Un arc dont je me défie.

CALFUCIUS. Oh!... à sa place... si j'avais vu son arc... comme je l'aurais mis à la porte!

BERTHA. Vous l'auriez mis à la porte?

CALFUCIUS. Oui!...

BERTHA. Je ne crois pas!...

CALFUCIUS. Si!... si!... Continuez!

BERTHA, lisant.

Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe...

CALFUCIUS, interrompant. Comme moi tout à l'heure!

BERTHA, continuant.

Et dans moi-même

Je dis : « Pourquoi craindre tant?

« Que peut-il? c'est un enfant!

CALFUCIUS, devenant rêveur. Un enfant! (il regarde Bertha attentivement.)

BERTHA, continuant.

« La couardise est extrême
« D'avoir eu le moindre effroi;
« Que serait-ce donc si chez moi
« J'avais reçu Polyphème? »
L'enfant d'un air enjonné,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure...

(Bertha secoue ses habits et passe la main dans ses cheveux.)

CALFUCIUS, se levant. Lui aussi... il est blond!

BERTHA, se levant aussi. Qu'avez-vous donc? vous m'avez fait peur!

CALFUCIUS. Moi? rien... rien... Continuez!

BERTHA, lisant.

Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.

CALFUCIUS, à part, se rassurant. Mais non... il n'a pas de flèches, il n'a pas d'arc...

« Voilà, dit-il, pour la peine.
« Souviens-toi bien de Climène
« Et de l'Amour, c'est mon nom.

(Elle dit ce dernier vers sans le lire et en regardant Calfucius.)

CALFUCIUS, effrayé. Vous... l'Amour?

BERTHA. Moi?... mais non... c'est dans le conte.

CALFUCIUS, se remettant. Ah! oui... pardon!

BERTHA. Ce n'est pas fini!... (Lisant.)

« Ah! je vous connais, lui dis-je,
« Ingrat et cruel garçon.
« Faut-il que qui vous oblige
« Soit traité de la façon! »

CALFUCIUS. Oui, donnez donc l'hospitalité!

BERTHA.

Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : « Pauvre camarade,
« Mon arc est en bon état,
« Mais ton cœur est bien malade! »

CALFUCIUS. L'ingrat!... le traître!... Ce n'est pas vous qui me puniriez de la sorte de vous avoir reçu chez moi?

BERTHA, adossée à la cheminée. Mais, d'abord... je ne suis pas...

CALFUCIUS. Oui... oui... sans doute... c'est ce que je dis... vous n'êtes pas l'Amour... sans ça... ce serait déjà fait... Vous êtes un bon petit garçon... vous êtes blond...

BERTHA. Ce n'est pas ma faute.

CALFUCIUS. Vous avez frappé à ma porte, c'est possible; il pleuvait, je vous ai fait du feu, j'ai réchauffé vos mains dans les miennes... Mais vous êtes trop gentil pour me faire un tour comme celui-là, hein?

BERTHA. Soyez tranquille!...

Air du *Château perdu*.

Je ne suis pas ce que je parais être;
Rassurez-vous, de moi n'ayez pas peur.
Je ne veux pas m'enfuir par la fenêtre
En vous lançant un trait au fond du cœur.
Je n'en ai pas; calmez donc vos alarmes:
A ce jeu-là bien loin de m'exercer,
Je n'ai jamais touché de telles armes,
Et j'aurais peur, hélas! de me blesser.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SATURNE.

SATURNE, entrant de droite, avec une lumière qu'il pose sur la cheminée. Si Monsieur veut son souper, il est prêt.

CALFUCIUS. Apporte, et mets deux couverts.

SATURNE, approchant une petite table. Tiens, un étranger!

CALFUCIUS. Tu nous donneras une bouteille de ce vieux vin que tu connais!...

SATURNE. Oh! oui, Monsieur, je le connais!... (Il sort à droite.)

BERTHA. Pardon, la pluie a cessé, je vous demanderai la permission de me remettre en route.

CALFUCIUS. Vous remettre en route... à jeun!... allons donc!.. D'ailleurs, il pleut à verse... A table!

BERTHA, se laissant conduire. Il le faut bien.

SATURNE, rentrant avec un plateau. Monsieur, vous ne savez pas?

CALFUCIUS. Non.

SATURNE. Que je suis bête!... Non, au fait, vous ne pouvez pas savoir, puisque je ne vous l'ai pas encore dit.

CALFUCIUS. Quoi?

SATURNE. J'ai rencontré Dorothee... sa maltresse a disparu... on la cherche...

BERTHA, à part. Bien!

CALFUCIUS. Qu'est-ce que ça me fait.

BERTHA. De qui est-il question?

CALFUCIUS, s'asseyant à la table et faisant assiéger Bertha. Rien... une folle qui court les champs toute seule.

BERTHA. Une folle?

CALFUCIUS. La maltresse du château voisin.

BERTHA. Ah!

CALFUCIUS. Occupons-nous de souper... cela vaut mieux. (A Saturne.) Est-ce brûlé, salé ou pas cuit?

SATURNE, qui est allé s'asseoir près du feu, où il s'étend. Pas cuit... pour aujourd'hui, Monsieur... mais demain ce sera...

CALFUCIUS. Brûlé?... Allons... nous voilà prévenus. (A Bertha.) Depuis que ce nigaud-là est amoureux... il n'est plus bon à rien.

SATURNE. Tel n'est pas l'avis de Dorothee.

BERTHA. Ah! il est amoureux?

CALFUCIUS. Comme une bête.

SATURNE. Chacun est amoureux à sa manière, Monsieur.

CALFUCIUS. J'ai essayé de tout pour le guérir... Je lui ai persuadé qu'il était malade, je lui ai fait prendre des bains... je l'ai mis à la diète... je lui ai posé moi-même des sangsues...

SATURNE, se levant indigné. Comment, Monsieur, les dernières sangsues, c'était pour ça?

CALFUCIUS, buvant. A votre santé, monsieur Wilhem!

BERTHA, triquant. A la vôtre!... Elle est donc jolie, cette Dorothee?

SATURNE. Ah! Monsieur... comme les amours!

BERTHA, à part. Il n'est pas difficile.

SATURNE. Des épaules... une taille... et des pieds!... comme ça... Elle dormirait debout!

CALFUCIUS. Peste! je voudrais savoir si sa maltresse les a aussi beaux.

BERTHA. Oh! je ne crois pas.

CALFUCIUS. Vous la connaissez donc?

BERTHA. Moi?... pas le moins du monde... mais, je suppose... j'aime à croire pour elle...

CALFUCIUS. Mais vous ne buvez pas.

BERTHA. Si fait.

CALFUCIUS. Saturne, donne-nous donc la bouteille que je t'ai demandée...

SATURNE. Oui, Monsieur. (Il sort à droite.)

CALFUCIUS. Vous allez goûter un vin qui a dix ans de bouteille. Pourvu que l'imbécile ne l'ait pas remué...

SATURNE, qui est rentré avec la bouteille. Monsieur?

CALFUCIUS. Tu n'as pas remué la bouteille?

SATURNE. Non, Monsieur... pas encore. (Il se secoue vivement.)

CALFUCIUS, la lui arrachant des mains. Ah! le gremlin! (Bertha rit.)

SATURNE. Quoi donc?

CALFUCIUS. Va m'en chercher une autre.

SATURNE. Monsieur, celle-ci est la dernière.

CALFUCIUS. Comment, la dernière?... il m'en restait encore plus de trente, il y a huit jours.

SATURNE. Comme Monsieur les avait enterrées sous le sable, j'ai cru que Monsieur en faisait fi, et je me suis résigné à les boire moi-même.

CALFUCIUS. Va-t'en à tous les diables!

BERTHA, se levant de table. Calmez-vous!... Il se fait tard, et je vais vous dire adieu.

CALFUCIUS. Partir?... Non pas... je m'y oppose.

BERTHA. Comment?

CALFUCIUS. Vous passerez la nuit ici.

BERTHA. C'est impossible!

CALFUCIUS. Impossible ou non... je ferme la porte. (Il ferme la porte et garde la clef.)

BERTHA, à part. Me voilà dans une jolie position.

SATURNE, à part, emportant la bouteille, après avoir rangé la table. Je vais la faire reposer. (Il entre dans sa chambre.)

CALFUCIUS. Vous partagerez ma chambre.

BERTHA. Hein?

CALFUCIUS. Et mon lit.

BERTHA. Plait-il?

CALFUCIUS. Un lit moyen-âge... six pieds de large... on y tiendrait trois à l'aise.

BERTHA. Mais, je vous jure que pour rien au monde...

CALFUCIUS. Pour rien au monde, c'est possible; mais pour me faire plaisir... Voilà qui est entendu. (Saturne rentre.)

BERTHA. Mais...

CALFUCIUS. Je ne vous écoute pas... Attendez-moi ici.. je vais préparer notre dortoir... Déshabillez-vous.

ENSEMBLE.

Air : *Polka* (de ROGER BONTEMPS).

Avec vous, pour cette nuit,
Je partagerai mon lit;
Cela ne me cause pas
Le plus petit embarras.
Je vais faire mes apprêts,
Et lorsque nous serons prêts,
Au sommeil des bienheureux
Nous nous livrerons tous deux.

BERTHA.

M'enfermer dans ce réduit,
M'y faire passer la nuit.
Comment sortirai-je, hélas!
De ce cruel embarras.
Pendant qu'il fait ses apprêts,
Par la ruse je voudrais
Sans lui faire mes adieux,
M'enfuir bien loin de ces lieux.

SATURNE.

Acceptez, pour cette nuit,
La moitié de son grand lit,

Cela ne nous cause pas
Le plus petit embarras.

(A part.)

Depuis longtemps je voudrais
Les voir couchés, car j' pourrais
Introduire, en dépit d'eux,
Ma Dorothee en ces lieux.

(Calfucius sort.)

SCÈNE VIII.

SATURNE, BERTHA.

SATURNE. Monsieur veut-il que je l'aide à se déshabiller ?
BERTHA. Non, merci... je n'y songe pas du tout... je ne veux
qu'une chose, partir. (Elle se dirige vers la chambre de Saturne.)
SATURNE. Mais, Monsieur, c'est ma chambre.
BERTHA. Ta chambre... à toi ?
SATURNE. Oui, Monsieur.
BERTHA. Qui ferme bien ?
SATURNE. A double tour.
BERTHA. J'y passerai la nuit.
SATURNE. Mais, Monsieur...
BERTHA. Tu diras à ton maître que j'ai eut de le gêner, et
que je t'ai pris ta chambre malgré toi. (Elle entre dans la chambre
de Saturne et s'y enferme.)
SATURNE. Mais, Monsieur... Monsieur... Allons, bon!... voilà
qu'il s'enferme! Ah! mon Dieu! ma bouteille qui repose... il va
la troubler!... moi qui comptais passer la nuit avec elle!... Eh
bien, mais... où vais-je me coucher?... je ne puis cependant
pas coucher par terre! Encore si j'avais les pieds de Dorothee...
je pourrais dormir debout!... Mais, j'y pense... si j'allais lui de-
mander asile, à ma Dorothee... oui!... bonne idée!... (Il essaye
d'ouvrir la porte.) Ah! diable! fermée!... je n'y songeais plus! je
serai forcé de faire mon lit ici... Quelle chance!... moi qui suis
doutillet!... enfin, essayons...

SCÈNE IX.

SATURNE, DOROTHÉE, en dehors.

DOROTHÉE, appelant. Saturne! Saturne!
SATURNE. Je connais ce timbre fûté.
DOROTHÉE. Saturne!
SATURNE. C'est dans la cour. (Il ouvre la fenêtre.) Qu'est-ce qui
appelle ?
DOROTHÉE. C'est moi... Dorothee!
SATURNE. Dorothee... quel bonheur! Ah! bonsoir, Dorothee,
bonsoir!...
DOROTHÉE. Descends!
SATURNE. Je ne peux pas, je suis enfermé.
DOROTHÉE. Descends par le treillage.
SATURNE, à part. Merci!... un deuxième étage! je pourrais bien
me casser quelque chose. (Haut.) C'est que... j'abîmerais le
raisin.
DOROTHÉE. J'ai quelque chose de pressé à te dire.
SATURNE. Quelque chose de pressé à me dire... Ta maîtresse
est-elle retrouvée ?
DOROTHÉE. Non, pas encore, je la cherche... Viens donc.
SATURNE. Est-ce que tu as fait un héritage ?
DOROTHÉE. Non, mais...
SATURNE. Ah! tant pis!... tant pis!... Est-ce que tu ne m'aimes
plus ?
DOROTHÉE. Ce n'est pas ça.
SATURNE. Oh! dis-moi que tu m'aimes toujours.
DOROTHÉE. Eh bien! oui, la!
SATURNE. Ah! ce n'est pas tendre... mieux que ça.
DOROTHÉE. Je t'aime toujours.
SATURNE. Envoie-moi des baisers en échange des miens. (Il lui
envoie des baisers.)

SCÈNE X.

SATURNE, à la fenêtre, CALFUCIUS.

CALFUCIUS, sortant de sa chambre. Quel est ce cliquetis de bai-
sers ?
SATURNE, confiant. Tiens... encore... tiens... toujours...
CALFUCIUS. Saturne... à la fenêtre!... une femme dans ma
cour!... des baisers qui circulent dans l'air... m'exposer à en
attraper!
SATURNE. Monsieur!...
CALFUCIUS. Monsieur Saturne... je vous chasse... je vous mets
à la porte! (Il le pousse du côté de la fenêtre.)
SATURNE, se débattant. Mais, Monsieur, c'est à la fenêtre que
vous me mettez!...

CALFUCIUS. Ça m'est égal!

SATURNE. Oui, mais ça ne me l'est pas, à moi!

CALFUCIUS. Hors d'ici!...

SATURNE. Ah! c'est comme ça!... Eh bien! moi aussi je vous
donne congé, je suis un trop bon domestique, à la fin.

CALFUCIUS. C'est bon.

SATURNE. Et je vas faire mon paquet avec Dorothee... dans la
cuisine.

CALFUCIUS. Que je ne te revoie pas. (Il ouvre la porte et le pousse
debors.)

SATURNE, passant sa tête à la porte. Ah! Monsieur, il faut pourtant
que je fasse ma commission.

CALFUCIUS. Qu'est-ce que c'est ?

SATURNE. Dieu! que je suis un bon domestique!...

CALFUCIUS. Voyons, au fait.

SATURNE. Eh bien, ce jeune homme, votre ami, monsieur
Wilhem... il s'est enfermé dans ma chambre... il m'a chargé
de vous dire qu'il y passerait la nuit... pour ne pas vous gêner.

CALFUCIUS. C'est bien!

SATURNE. Adieu... Monsieur!... vous me regretterez.

CALFUCIUS. Je ne crois pas.

SATURNE, en dehors. Si, Monsieur. (Parlant dans ses mains et à tra-
vers la serrure.) Vous me regretterez!

SCÈNE XI.

CALFUCIUS, puis BERTHA.

CALFUCIUS, seul. A-t-on vu cet impertinent? Je crois, Dieu me
pardonne, qu'ils s'embrassent encore... les drôles! (Il ferme la
fenêtre.) Ah ça! est-il fou, ce petit bonhomme, de s'enfermer
dans cette misérable chambre de domestique. (Il frappe à la porte
de la chambre.) Holà! maître Wilhem! ouvrez... Je ne souffrirai
pas que vous passiez la nuit dans ce taudis.

BERTHA, dans la chambre de Saturne. Vous voulez que j'ouvre ?

CALFUCIUS. Eh! sans doute.

BERTHA. Vous vous en repentirez.

CALFUCIUS. Pourquoi donc ?

BERTHA. Je vais vous mettre bien mal à l'aise, mon cher hôte.

CALFUCIUS. Allons donc! un ami... je l'exige.

BERTHA. Ma foi, vous êtes prévenu... tant pis pour vous. (Elle
ouvre et paraît vêtue en femme.)

CALFUCIUS. Tant pis pour moi! (Il se retourne.) Ah! mon Dieu!
qu'est-ce que cela veut dire ?

BERTHA. Cela veut dire, mon cher monsieur Calfucius, que je
ne suis rien moins qu'un étudiant, et que je suis femme, tout
ce qu'il y a de plus femme!

CALFUCIUS, reculant. Ah! diable!

BERTHA. Oh! ne vous effrayez pas... je ne suis pas venue pour
votre perdition, mon maître... et puisque vous connaissez un
peu de réputation la comtesse Bertha, votre voisine...

CALFUCIUS. Quoi, vous êtes ? Oh! c'est différent, voilà qui me
rassure.

BERTHA. Oui, n'est-ce pas ? Si vous détestez les femmes...

CALFUCIUS. Vous détestez les hommes...

BERTHA. Ce qui fait...

CALFUCIUS. Ce qui fait que nous nous détestons parfaitement
l'un l'autre, voilà qui est convenu. Mais alors... je ne comprends
pas...

BERTHA. Pourquoi je suis ici? c'est bien simple: je me prome-
nais à cheval avec ce petit costume que vous savez, quand
l'orage m'a forcée, bien malgré moi, je vous assure, de vous
demander asile... Vous m'avez enfermée, et pour vous forcer à
me rendre la liberté, j'ai pris là, dans la chambre de Saturne,
ces chiffons féminins qui vous ont fait si grand peur.

CALFUCIUS. Là ?

BERTHA. Oui, une robe à moi, dont j'avais fait cadeau à Do-
rothee, et maintenant...

CALFUCIUS. Maintenant ?

BERTHA. Je m'en vais.

CALFUCIUS. Ah! très-bien... je ne vous retiens pas.

BERTHA, à part. L'insolent!

CALFUCIUS. Je ne vous retiens pas.

BERTHA. Mais... cette porte ?

CALFUCIUS, ouvrant. Ah! c'est juste! la voilà toute grande ou-
verte.

BERTHA. Ah! fermez-la donc! il vient un vent!...

CALFUCIUS. Vous ne partez donc plus ?

BERTHA. Tout à l'heure. Ne voulez-vous pas me mettre à la
porte par ce délugé ?

CALFUCIUS. Oh! quelques gouttes à peine.

BERTHA. Cette pluie m'a pénétrée... je tremble... encore de
froide. (A part.) Oh! si je pouvais. (Elle s'assied à la cheminée.)

CALFUCIUS, à part. Comment! elle s'installe ?

BERTHA, à part. Oui, ma vanité se réveille, et il me prend envie d'être femme une fois par hasard.

CALFUCIUS, à part, s'asseyant à droite. Je ne sais ce que j'éprouve, mais je suis très-mal à mon aise.

BERTHA, à part. Détester les femmes!... jeune et bien fait comme il est... (Elle le regarde.) Car il est très-bien fait, ce philosophe... c'est d'une impertinence!

CALFUCIUS, à part. Petit monstre! va... charmant petit monstre!

BERTHA, après un silence. Eh bien! maître Calfucius, êtes-vous devenu muet?

CALFUCIUS. Moi?... non... je réfléchis...

BERTHA. A quoi? aux femmes?

CALFUCIUS. Brrr!... Dieu m'en garde!

BERTHA. Mais c'est donc de l'horreur?

CALFUCIUS, se levant. C'en est.

BERTHA, se rapprochant de lui. Allons, allons, vous ne me ferez pas croire que si vous aviez là deux beaux yeux pour vous regarder, une bouche rose pour vous appeler, et deux joues fraîches pour y poser vos lèvres, vous ne vous laisseriez pas tenter, mon cher philosophe.

CALFUCIUS. Moi!... je jure bien tous les dieux de l'Olympe que jamais femme au monde n'aura un baiser de ma façon.

BERTHA. Ah! jamais?...

CALFUCIUS. Jamais!...

BERTHA, à part. C'est trop fort!...

CALFUCIUS. Madame!

BERTHA. Eh bien?

CALFUCIUS, remontant vers la fenêtre. Il ne pleut plus du tout.

BERTHA, de même. Vraiment?

CALFUCIUS. Voyez plutôt! quel magnifique clair de lune!... Allons, adieu, Madame.

BERTHA. Adieu, Monsieur... C'est vrai, il fait clair de lune.

CALFUCIUS. Adieu, Madame.

BERTHA. Adieu, Monsieur... (A part.) Il faut pourtant que je trouve un moyen. (Haut.) Adieu, Monsieur.

CALFUCIUS, la croyant partie. Adieu, Madame.

BERTHA, faisant un faux pas. Aïe!

CALFUCIUS. Hein? qu'est-ce qu'il y a?

BERTHA. Le pied qui m'a tourné.

CALFUCIUS. Ce ne sera rien.

BERTHA, boitant. Ah!

CALFUCIUS. Quoi, vraiment? vous souffrez beaucoup?

BERTHA. Je ne puis marcher! aïe!...

CALFUCIUS. Voulez-vous vous appuyer... sur moi?

BERTHA. Sur vous?

CALFUCIUS. Dame!

BERTHA, prenant le bras de Calfucius. Croyez, Monsieur, que cela m'est bien pénible.

CALFUCIUS. Soyez assurée, Madame, que cela ne me l'est pas moins! (Il la conduit à un fauteuil. — A part.) Encore si elle était laide! mais non, elle est jolie!... je n'ai pas de chance! (Lui apportant un escabeau.) Tenez, Madame.

BERTHA. Merci!...

CALFUCIUS. Il n'y a pas de quoi! Eh bien, comment vous trouvez-vous?

BERTHA. Pas mal, merci; j'espère que ça ne sera pas long.

CALFUCIUS. Moi aussi, moi aussi, je le désire.

BERTHA, retroussant un peu sa robe pour allonger sa jambe. Vous êtes bien bon.

CALFUCIUS. Oh! la jolie jambe!

BERTHA. Plait-il?

CALFUCIUS. Rien!... (A part.) Quelle pureté de lignes!... C'est beau comme l'antique!

BERTHA. La!... voilà qui est fini!

CALFUCIUS. Déjà?...

BERTHA. Oui... cependant... je ne sais ce que je ressens... (Musique.) L'orage... la fatigue... j'éprouve un accablement... Ah! (Elle s'endort.)

CALFUCIUS, à lui-même. Eh bien!... elle s'endort!... et me voilà seul avec elle... C'est singulier... j'ai peur... peur de quoi?... Qu'elle est belle!

BERTHA, à part. C'est heureux!

CALFUCIUS. Non... je ne puis rester seul. (A partir de ce moment, la fenêtre de la cuisine, qui est en face la fenêtre du fond, s'éclaire. On voit l'ombre de Saturne.) Saturne n'est peut-être pas parti... je vais appeler... j'ai peur de moi-même!

BERTHA, à part. Mais, moi aussi, alors.

CALFUCIUS. Ah! il est encore là... dans la cuisine. (On voit l'ombre de Saturne dans la cuisine.) Il boit mon vin!... Mais il n'est pas seul! (On voit l'ombre de Dorothee.) Ah! qu'il est heureux celui-là!... il ose aimer! il est aimé!... Mais, que vois-je? il lui prend la taille... (Les ombres exécutent ce que dit Calfucius.) Il l'embrasse!... Oh!... si j'osais comme lui!... Ma foi! adviennne que pourra! nectar ou poison, je porterai cette coupe à mes lèvres! Il se penche sur Bertha et l'embrasse.)

BERTHA, se levant. Vous avez perdu, mon maître!..

CALFUCIUS. Comment?..

BERTHA. « Jamais femme au monde n'obtiendra un baiser de ma façon!.. » Vous avez perdu, adieu!..

CALFUCIUS. Partir!.. me quitter!.. Mais je vois, maintenant... je comprends, j'existe... j'aime!..

BERTHA. Dieu merci! cela m'a donné assez de mal.

CALFUCIUS. Eh bien?..

BERTHA. Eh bien! c'est tout ce que je voulais, ma vengeance est complète. (Elle remonte la scène, Calfucius court après elle.)

CALFUCIUS. Vous ne sortirez pas... dussé-je vous retenir de force... (Il la poursuit.)

BERTHA, se sauvant. Ah! mon Dieu!..

CALFUCIUS. Vous ne m'échapperez pas

BERTHA, arrivée près de la lumière. Ah! cette lumière!.. (Elle l'étend. — Nuit.) Je suis sauvée!

CALFUCIUS. Bertha!.. par pitié!.. je t'aime!

BERTHA. Il m'aime!

« Adieu donc, mon camarade,

« Mon arc est en bon état,

« Mais ton cœur est bien malade. »

CALFUCIUS. Ah! c'est lui!.. c'est l'Amour!..

SATURNE, en dehors. Voilà! voilà!..

BERTHA, à part. Ou vient!... (Elle se cache derrière la statue de l'Amour.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SATURNE.

SATURNE, gris, porte un flambeau et une bouteille. Monsieur m'a appelé?

CALFUCIUS. Moi? non... Va-t'en au diable!..

SATURNE. Monsieur criait : L'Amour! l'Amour!.. J'ai cru que Monsieur me disait de revenir!.. je suis un si bon domestique!

CALFUCIUS. Mais, tu la connais, cette femme... qui est-elle?..

SATURNE. Quelle femme? Dorothee?

CALFUCIUS. Mais non! Wilhem... Bertha... l'Amour... que sais-je!..

SATURNE, à part. Je crois qu'il a bu un coup.

CALFUCIUS. Elle m'a déchiré le cœur, Saturne, et je ne la reverrai plus! (Il pleure.)

SATURNE, pleurant. Buvez, Monsieur!.. buvez, cela vous remettra.

CALFUCIUS. Oui, donne, je veux m'enivrer pour ne plus penser à elle.

BERTHA, à part. Le pauvre garçon!

CALFUCIUS

Air : *Verse, verse des vins de France.*

Oni déjà, grâce à ce Rot pur,
Je vois des campagnes nouvelles;
Dans la lumière et dans l'azur,
Je vois danser les immortelles;
Je vois parmi le divin chœur,
Venus plus charmante et plus belle.
Mais non, je le sens à mon cœur,
Ce n'est pas toi, Vénus, c'est elle,
C'est toujours elle.

ENSEMBLE.

Verse, verse; ce vin fidèle
Me remplace les amours.
Verse, verse, il est meilleur qu'elle;
Oui, je veux boire toujours,
Le vin tient lieu des amours.

BERTHA.

En vain il veut être infidèle
A ses premières amours!
Un amant est parfois rebelle,
Mais il en revient toujours
A ses premières amours.

SATURNE.

Buvez, buvez ce vin fidèle,
Il remplace les amours.
Buvez, car il est meilleur qu'elle,
Buvez encore et toujours,
Le vin tient lieu des amours.

CALFUCIUS, très-animé. Mais non, ce n'était pas Bertha, c'est l'Amour!.. il s'est enfui en me lançant un trait.

SATURNE. Qui ça?..

CALFUCIUS. Oui... tiens... regarde... il me menace.

SATURNE, à part. A-t-il bu! a-t-il bu!

CALFUCIUS, à la statue. Grâce! je me soumetts... que faut-il faire?.. (Il se prosterne.)

BERTHA, cachée. Écoute! (Musique.)
SATURNE, pétrifié. Il parle... il fait la causette... Oh! le sounnois qui ne m'avait jamais rien dit.

BERTHA. Te repens-tu de tes mépris pour moi?
CALFUCIUS. Oui!

BERTHA. Te soumets-tu à mes lois?
CALFUCIUS. Oui!

BERTHA. Promets-tu d'aimer Bertha toute la vie?..
CALFUCIUS. Toute la vie!..

SATURNE, se prosternant. Eh!.. monsieur l'Amour, parlez pour moi pendant que vous y êtes. Je vous époussetterai avec respect.

BERTHA, redescendant entre Calfucius et Saturne. Allons, relevez-vous; l'AMOUR vous pardonne.

CALFUCIUS, levant la tête. Vous? vous ici?..

BERTHA. L'Amour est de mes amis, comme vous voyez. Manquez-vous à votre serment cette fois?

CALFUCIUS. Oh! jamais! mais vous m'aidez à le tenir?
BERTHA. Il le faut bien, puisque le Dieu l'ordonne.

SATURNE. Monsieur, faut-il aller chercher le notaire?

CALFUCIUS. Le notaire! L'Amour a-t-il parlé du notaire?

BERTHA. Mais, je crois bien!

SATURNE. Monsieur, la tradition et la morale exigent un notaire.

CALFUCIUS. Allons, soit!

SATURNE. Et j'épouserai Dorothée?

CALFUCIUS. Tu épouseras Dorothée!

SATURNE. Oh! quel bon mari elle aura!.. je suis un si bon domestique!..

ENSEMBLE.

Air final du *Bal du Prisonnier*.

Deux moments,
Deux serments,
Plus d'orage,
Ni de nuage;

Pleurs, fuyez ce séjour
Où règne l'amour.

BERTHA, au public.

Air de *Voltaire chez Ninon*.

Puisque l'amour trouve en ce lieu,
Pour braver le vent et l'orage,
Bon souper, bon gîte et bon feu,
L'en expulser serait dommage.
Par vous le voilà menacé!..
Mais nous n'aurions plus rien à craindre.

(Montrant Calfucius.)

Si la flèche qui l'a blessé,
Comme lui pouvait vous atteindre,
Au cœur pouvait tous vous atteindre.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FIN.